



**Quentin Hiernaux**

***Philosophie du végétal.  
Botanique, épistémologie, ontologie***

**Editions Vrin, juillet 2021, 410 pages**

Tissant depuis des millénaires des relations avec l'Humanité, les plantes ont pourtant été écartées en Occident des réflexions philosophiques pendant plus de mille ans. « Nous en parlons à peine et leur nom nous échappe. La philosophie les a négligées depuis toujours, avec mépris plus que par distraction » ironise le philosophe Emanuele Coccia.

Grâce à une meilleure compréhension de leurs modes d'existence, l'étude des végétaux offre aujourd'hui de nouvelles perspectives aux sciences humaines, dont le philosophe Quentin Hiernaux se fait l'écho. D'un format maniable, son ouvrage *Philosophie du végétal. Botanique, épistémologie, ontologie* réunit, commente et met en perspective onze textes clés (dont certains inédits en français), illustrant l'exploration du végétal à travers les siècles et son influence, plus récente, sur la pensée philosophique. Une aventure érudite qui explore la vie végétale pour penser le monde... en compagnie de pionniers de la discipline, sur deux millénaires.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur propose quatre textes charnières de l'*histoire philosophique de la botanique*. Considéré comme le fondateur de la botanique, Théophraste, disciple d'Aristote, dresse au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère le premier inventaire des caractéristiques du végétal. La hiérarchie du vivant proposée avant lui par Aristote – l'humain intelligent placé au sommet, les animaux sensibles et mobiles à sa suite et, au dernier échelon, à la limite du monde minéral, les végétaux fixes, sans sensibilité ni intelligence – étalonnera et influencera ainsi plus d'un millénaire de recherches en botanique et sciences du végétal. Jonction entre les savoirs médiévaux sur les plantes et la botanique théorique moderne, Andrea Cesalpino (1524-1603) étudie la « totipotence des parties », la plasticité des plantes, leur faculté de réplication, et s'interroge sur la divisibilité de leur âme : « il faut se demander s'il doit exister dans les plantes quelque partie dans laquelle se trouve le principe de l'âme comme le cœur chez les animaux (...). Bien que l'âme soit l'acte d'un corps organisé, elle ne peut y être partout tout entière, ni tout entière dans plusieurs parties singulières, mais bien tout entière dans une certaine partie directrice, d'où la vie est communiquée jusqu'aux autres parties qui en dépendent. »

Des textes de Julien Offray de la Mettrie, précurseur de la pensée évolutionniste du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis d'Agnes Arber, botaniste, historienne et philosophe du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, éclairant l'influence de la botanique dans l'évolutionnisme, viennent clore cette partie.

L'auteur aborde ensuite *l'épistémologie des sciences végétales*, via quatre textes sur le comportement des plantes et leur « individualité ». Les progrès des sciences expérimentales de l'époque moderne bouleversent les recherches sur le végétal. Elles s'émancipent et prospectent au-delà des seuls mécanismes de la plante, comme en témoigne le botaniste et philosophe Léo Errera : si la plante bouge, respire, s'adapte à la lumière, à la gravité et à son environnement, peut-on lui attribuer une âme, une faculté de sentir, de réagir, d'établir un raisonnement, de mémoriser ? Il faut attendre la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour que le biochimiste Anthony Trewavas amplifie ces controverses en décrivant la diversité de leurs comportements, « qui témoignent d'un degré remarquable de perception sensorielle, d'évaluation, d'anticipation et de résolution ». Pour alimenter ces débats, les biologistes Fatima Cvrčková, Helena Lipavská et Viktor Žárský s'essayent à définir « l'intelligence végétale », à travers une approche de l'apprentissage par son prérequis nécessaire : la mémoire. Un texte de la philosophe et épistémologue Ellen Clarke vient éclairer un autre débat qui occupe les botanistes : une plante est-elle un organisme à part entière ou une communauté d'individus ? L'organisme individuel existe-t-il dans le règne végétal ?

Penser les plantes, leur complexité et leur singularité, au XXI<sup>e</sup> siècle, selon les trois auteurs cités dans la dernière partie (*ontologie et éthique du végétal*), invite à redéfinir notre grille de lecture du vivant. L'étude du monde végétal est source de réflexions pour l'être humain. Changeant notre manière de concevoir nos limites cerveau/corps/environnement, doit-on repenser le monde à travers la compréhension du végétal ? En témoigne l'essor récent des publications, éditions et expositions sur cette thématique : le végétal offre à l'art comme à la philosophie de nouvelles sources de questionnements. Ainsi, pour le philosophe Michaël Marder, « l'idée que la plante est un des jalons témoignant de la finitude de la philosophie devrait entraîner, notamment sur le plan pratique, une attitude radicalement différente face à l'environnement ». Ce développement d'une philosophie de la nature végétale propose, comme le suggère Emanuele Coccia, de reconsidérer notre relation aux plantes, non plus à travers le prisme de ses seuls usage et appropriation, mais dans notre dépendance extrême à leur égard ; le changement climatique en est l'exemple le plus frappant. Ces nouvelles réflexions modifieront-elles la perception de la nature par la société, ainsi que notre rapport à l'agriculture, à l'exploitation forestière et à l'industrie du végétal ? Orienteront-elles les prises de décisions relatives à la gestion et à la manipulation des plantes ? Une des réponses esquissées par Sylvie Pouteau serait d'inclure le végétal dans l'éthique, sans pour autant le considérer comme un second animal.

Cette histoire d'une conquête conceptuelle de la plante, dans la philosophie, invite à repenser notre relation au végétal, au monde, et éclaire d'une lumière nouvelle la manière d'habiter et de gérer les écosystèmes.

**Cécile Poulain**

Centre d'études et de prospective

MAA

[cecile.poulain@agriculture.gouv.fr](mailto:cecile.poulain@agriculture.gouv.fr)